

# Le Chat Murr 76

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

**LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

OCTOBRE 2022 ISSN 2431-1979

## SOUVENIRS LITTÉRAIRES

### Le goût de lire

Je lis 365 jours par an depuis l'enfance. Un environnement favorable n'est pas étranger à cet engouement pour la lecture. Que d'heures, enfant, passées à lire dans la librairie de mes grands-parents maternels, Paul et Marie Pantenier, à Louviers ! Les livres que j'empruntais dans la bibliothèque paternelle, bien fournie, n'étaient frappés d'aucun interdit. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Et je dis aussi un grand merci aux enseignants des établissements publics et privés que j'ai fréquentés à Rouen comme à Saint-Germain-en-Laye. Je leur dois beaucoup. Les souvenirs réunis dans le présent numéro témoignent d'un goût de lire... immodéré. Je ne sais pas si « je suis ce que les livres ont fait de moi : un tas de mots<sup>1</sup> », mais j'ai été un lecteur enthousiaste, et je le suis encore. D'ailleurs, comme en son temps le poète chinois Yuan Mei, un grand lettré du XVIII<sup>e</sup> siècle,

il n'y a plus que dans les livres que je m'aventure  
je suis studieux du matin jusqu'au soir  
dès que je me lève, mes pensées se dirigent vers  
la bibliothèque  
comme un lion assoiffé je m'y rends.<sup>2</sup>

📖 1. Michel Schneider, *Des livres et des femmes*, Gallimard, 2021. 2. *Yuan Mei épicurien taoïste*, poèmes choisis, traduits et présentés par Cheng Wing fun et Hervé Collet, Moundarren, 2017.



La librairie de mes grands-parents à Louviers (Eure)  
Là, sous les stores baissés, j'ai pris le goût de lire

**L'été au cours duquel j'ai découvert André Gide  
Georges Perec, les choses et le bonheur**

LIRE PAGE 2

**Georges Bernanos, la terre des vivants et les saints**

LIRE PAGE 3

**Inimitable Nathalie Sarraute !**

LIRE PAGES 3-4

**Au Paradis avec Marguerite Duras**

LIRE PAGE 4

## L'été au cours duquel j'ai découvert André Gide

Au cours de l'été de mes quatorze ans, j'ai beaucoup lu, mais ne me demandez pas comment je me suis retrouvé avec *La Porte étroite* dans les mains. J'étais amoureux d'une jeune parente, comme Jérôme l'est d'Alissa, éprouvant, à ma manière, comme une joie « pure, mystique, séraphique ». Fréquentant à l'époque un collège catholique de Rouen, je n'étais pas insensible à l'image évangélique de la « porte étroite » qui devient pour Jérôme « la porte même de la chambre d'Alissa<sup>1</sup> ». Et c'est dans un même esprit religieux que j'abordai quelques jours plus tard *La Symphonie pastorale* gardant longtemps dans ma mémoire cette discussion sur cette autre image évangélique que sont les lys des champs perçus par Gertrude, aveugle, comme « des cloches de flamme, de grandes cloches d'azur emplies du parfum de l'amour et que balance le vent du soir.<sup>2</sup> » Je devins pendant quelques mois un lecteur boulimique d'André Gide (1869-1951). Qu'ai-je bien pu tirer, si jeune, d'un livre comme *Les Nourritures terrestres* ? J'en ai aimé, je crois, l'atmosphère orientale, mais en dehors du désert, des oasis et des caravanes, il ne m'est pas resté grand-chose de ce livre. J'ai relu beaucoup plus tard *Les Nourritures terrestres*, en même temps d'ailleurs que *El Hadj* et *L'Immoraliste*, mais je suis resté sur ma faim.

L'été au cours duquel j'ai découvert André Gide s'acheva avec *Les Faux-Monnayeurs* que je me suis acheté avec mon argent de poche. J'en ai tout de suite aimé l'atmosphère parisienne. Je l'ai relu avec le même plaisir après avoir vu le film que Benoît Jacquot en a tiré, et il m'arrive d'en relire de temps en temps quelques pages. C'est un roman que l'on ne met pas dans sa valise « comme on emporte un ouvrage de broderie, pour occuper le désœuvrement d'une cure<sup>3</sup> » – une image que j'emprunte à *L'École des femmes* – et il a pour moi un prix particulier parce que j'y ai trouvé la justification de mon refus d'écrire un jour... un roman. Elle se trouve dans les réflexions d'Édouard sentant sa vie se séparer de son œuvre, son œuvre s'écarter de sa vie : « Jusqu'à présent, comme il sied, mes goûts, mes sentiments, mes expériences personnelles alimentaient tous mes écrits ; dans mes phrases les mieux construites, encore sentais-je battre mon cœur. Désormais, entre ce que je pense et ce que je sens, le lien est rompu.<sup>4</sup> »

📖 1. André Gide, *La Porte étroite*, Romans, Bibliothèque de la Pléiade, 1998, p. 505. 2. *Ibid.*, *La Symphonie pastorale*, p. 909. 3. *Ibid.*, *L'École des femmes*, p. 1279. 4. *Ibid.*, *Les Faux-Monnayeurs*, p. 1003.

## Georges Perec, les choses et le bonheur

« Leur sensibilité, leurs goûts, leur place, tout les portait vers des choses qu'ils avaient toujours ignorées.<sup>1</sup> » Cinquante ans après une première lecture du roman de Georges Perec dans un café du boulevard Saint-Germain – c'était en 1965 –, une même impression (un brin de nostalgie en plus) m'a saisi en relisant l'histoire de Jérôme et Sylvie, mes contemporains. J'étais un peu plus jeune qu'eux et n'appartenais pas à leur bande d'amis, mais je partageais au moins une de leurs passions : le cinéma. J'étais aussi de « cette première génération pour laquelle le cinéma fut, plus qu'un art, une évidence<sup>2</sup> ». Quant au reste... Jérôme et Sylvie « voulaient la surabondance<sup>3</sup> ». J'avais une autre idée du bonheur.

📖 1. Georges Perec, *Les choses*, édition du cinquantenaire, Julliard, 2015, p. 44. 2. *Ibid.*, p. 66. 3. *Ibid.*, p. 100. Sur Georges Perec il faut lire l'excellente biographie de David Bellos, *Georges Perec, une vie dans les mots*, édition corrigée et mise à jour, Éditions du Seuil, 2022.

*Quand je lis un livre, intéressant ou non, il me semble qu'il est vivant et qu'il me parle.*

Jonathan Swift

## Georges Bernanos, la terre des vivants et les saints

« Qu'est-ce que cela fait ? Tout est grâce. » J'ai souvent entendu ma grand-mère maternelle, grande lectrice, emprunter les derniers mots du curé de campagne de Georges Bernanos (1888-1948) en des circonstances moins dramatiques que la mort du jeune prêtre. Lu et relu cinq ou six fois, je ne compte pas non plus le nombre de fois où j'ai vu le film que Robert Bresson (1901-1999) a adapté du *Journal d'un curé de campagne* (1951). Je suis resté attaché depuis l'âge de douze ans à cette figure de prêtre qui m'a tout de suite ému : « J'ai beaucoup aimé les hommes, et je sens bien que cette terre des vivants m'était douce. Je ne mourrai pas sans larmes.<sup>1</sup> » Et si je la compare à celle du « saint de Lumbres », l'autre grand portrait de prêtre brossé par l'auteur de *Sous le soleil de Satan*, le curé d'Ambricourt m'est beaucoup plus proche, bien que je doive au premier ma passion pour les saints. Une réflexion de l'abbé Menou-Segrais me vient à l'esprit chaque

fois que je lis une vie de saint : « Les nigauds incrédules n'admettent pas les saints. Les nigauds dévots s'imaginent qu'ils poussent tout seuls comme l'herbe des champs. Peu savent que l'arbre est d'autant plus fragile qu'il est d'essence plus rare.<sup>2</sup> »



« Je ne mourrai pas sans larmes. » Claude Laydu (1927-2011) dans le rôle du curé d'Ambricourt

1. Georges Bernanos, *Le Journal d'un curé de campagne*, *Œuvres romanesques*, texte établi par Michel Estève, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 1256. 2. Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 229.

## Inimitable Nathalie Sarraute !

J'ai découvert Nathalie Sarraute (1900-1999) à l'époque des *Fruits d'or* – je n'avais pas encore vingt ans – et dans la foulée je me souviens avoir lu *Le Planétarium* et gardé le sentiment de n'avoir jamais rien lu de semblable :

Tout croule... tout ce qu'il a savamment, patiemment construit au prix d'efforts constants, inquiets...chaque détail, le plus infime, travaillé avec un soin craintif... Petits bouquets champêtres choisis avec précaution... pas cela, non, juste ces coquelicots, ces bluets, les grandes marguerites, peut-être... non, elle ne les aimera pas... cela pourrait déparer... Éditions rares dénichées pour elle seule, pour la voir poser ses mains l'une sur l'autre, ouvrir de grands yeux... « Oh, c'est trop beau... Vous êtes fou... Mais où avez-vous trouvé ça ? »<sup>1</sup>

J'ai tout de suite aimé Nathalie Sarraute. C'était une époque – j'attendais chaque semaine impatiemment la parution des *Nouvelles littéraires* et des *Lettres françaises* – où je lisais mes contemporains que je fréquente beaucoup moins aujourd'hui. Et puis il y aura *Entre la vie et la mort*, *L'Usage de la parole* et *Enfance*. Feuilletant dernièrement ses *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade, je constatai que j'étais encore loin d'avoir tout lu de Nathalie Sarraute. Je me décidai pour *Ici*, et je me retrouvai cinquante ans en arrière éprouvant une même émotion :

Il va revenir, il n'a pas disparu pour toujours, c'est impossible, il était là depuis si longtemps...c'est cette silhouette frêle, légèrement voûtée... presque effacée... c'est elle qui l'avait amené ici pour la première fois, il était arrivé porté par elle et il était resté ici plus solidement implanté qu'elle.<sup>2</sup>

Je crois que Nathalie Sarraute n'a pas encore complètement fini de m'étonner. Il me reste des pages à lire.

Je ne peux pas parler de Nathalie Sarraute sans évoquer Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Violette Leduc, et surtout le Nouveau Roman dont j'ai été un « inconditionnel ». Je reste encore aujourd'hui sous le charme d'Alain Robbe-Grillet – il n'y a pas une année où je ne revois pas le film d'Alain Resnais, *L'Année dernière à Marienbad* – et je n'oublie pas l'amitié de Michel Butor que j'ai eu le bonheur de rencontrer en 1994. Je reviens à Nathalie Sarraute dont j'aimerais, pour conclure, citer une phrase, n'importe laquelle, tiens ! le début du texte intitulé « Le mot amour » dans *L'Usage de la parole* :

C'était au fond d'un petit café enfumé, mal éclairé, probablement d'une buvette de gare... il me semble qu'on entendait des bruits de trains, des coups de sifflet... mais peu importe... ce qui d'une brume jaunâtre ressort, c'est de chaque côté de la table deux visages presque effacés et surtout deux voix... je ne les perçois pas non plus avec netteté, je ne saurais pas les reconnaître... ce qui me parvient maintenant ce sont les paroles que ces voix portent...<sup>3</sup>

Inimitable Nathalie Sarraute !

📖 1. Nathalie Sarraute, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 507-508. 2. *Ibid.*, p. 1295. 3. *Ibid.*, p. 946.



Nathalie Sarraute et Marguerite Duras

## Au Paradis avec Marguerite Duras

Je ne suis pas venu à Marguerite Duras (1914-1996) tout de suite. Je l'ai observée de loin, et je me suis peu à peu approché. Un jour, grâce au cinéma, ce fut le coup de foudre ! Depuis, je ne l'ai plus quittée. Était-ce *Hiroshima mon amour* ? Plutôt *Une aussi longue absence*, je crois. Il est vrai que ce film – le clochard si bien interprété par Georges Wilson – que j'étais allé voir avec ma mère dans une salle de Saint-Germain-en-Laye m'avait bouleversé. Je n'avais pas encore dix-huit ans. Plus tard, il y aura *Moderato cantabile* – superbe Jeanne Moreau ! – et *L'Amant*, revu cinq ou six fois. Le cinéma a beaucoup joué dans mon approche de Marguerite Duras. D'elle, j'ai à peu près tout lu, et c'est sûr, j'emporterai son œuvre au Paradis !

*Un livre doit être fait comme une biscotte de Göttingen, pour se conserver un bon moment, mais sans être aussi sec.*

Arthur Schopenhauer